

La magie des trois anneaux

► “Nathan le sage”, brillant plaidoyer de Lessing pour la tolérance religieuse.

L'esprit des Lumières éclaire toute l'œuvre de Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), réformateur du théâtre allemand influencé à la fois par Shakespeare et Diderot. “Nathan le sage” est de surcroît son ultime verba, son œuvre testamentaire. Il y pousse plus loin sa réflexion théologique et son combat contre l'antisémitisme et l'intolérance en générale.

Située à Jérusalem au temps des croisades, l'action confronte les trois monothéismes à travers les personnages du juif Nathan, du sultan Saladin et d'un Templier. Ce dernier, gracié par le sultan (parce qu'il ressemble à son frère défunt), a sauvé des flammes d'un incendie la fille de Nathan. La jeune fille et son bienfaiteur s'éprennent l'une de l'autre. Mais, en dépit de sa gratitude pour le sauveur de sa fille, Nathan ne semble pas disposé à lui donner sa main...

Ce “Roméo et Juliette” théologique – que Goethe tenait pour “une des plus hautes créations de l'humanité” – n'a cependant rien d'une tragédie, puisqu'il connaît un *happy end*. Esprit relativiste avant la lettre, hostile aux intolérances et aux préjugés de tous ordres, le dramaturge de Hambourg déploie son intrigue comme un suspense familial sur fond d'utopie syncrétiste et souriante.

Christine Delmotte connaît la pièce en profondeur pour l'avoir adaptée et montée au théâtre de la Place voici seize ans. Le présent spectacle est retourné vers l'adaptation française de Gaston Compère qu'avait créée Daniel Scahaise au théâtre du Parc en 1988, avec Jacques Lippe dans le rôle titre. Daniel Hanssens jouait à ses côtés le Derviche, intéressante figure qui incarne la spiritualité hindoue. Il reprend ici (une fois encore : comme lui il a joué Monsieur Beulemans) l'emploi de son fameux prédécesseur.

Sobre manteau noir et cheveux ras,



Daniel Hanssens (Nathan) et Laurent Tisseyre (le Derviche).

tout en puissance contenue, Hanssens est le rassurant pilier autour duquel s'articule la représentation. Christophe Destexhe fait merveille dans le fougueux Templier au fanatisme fracturé et aux préjugés fracassés. Souffian El-Boubsi campe avec autorité et finesse un sultan souverain, sorte de despote éclairé oriental.

Les personnages secondaires ne sont pas en reste. Avec son physique débordant et son visage lumineux, Isabelle De Hertogh piège idéalement le spectateur dans l'emploi de l'ambiguë Daja, dame de compagnie de Recha, la fille de Nathan (Alice Moons, toute de fraîcheur et d'énergie spontanée). Laurent Tisseyre se taille une belle place en jouant deux rôles on ne peut plus contrastés, l'émouvant Derviche et le sanguinaire Patriarche de la communauté chrétienne de Jérusalem.

Avec son mur de pierres encagées évoquant discrètement mais clairement la Shoah, la scénographie de Christine

Delmotte et Nathalie Borlée (qui signe aussi des éclairages soignés et créateurs de sens), souligne la permanence et l'actualité des enjeux de la pièce. Le spectacle transcende la dimension de conte philosophique oriental pour déboucher sur une vraie réflexion en profondeur quant à la nature même du sentiment religieux. C'est assez rare au théâtre pour être souligné.

La parabole des trois anneaux, empruntée à l'une des nouvelles du “Décameron” de Boccace, vaut toujours son pesant d'authentique sagesse. Et c'est comme sous l'emprise de leur énigmatique magie que les spectateurs quittent la salle, à la fois apaisés et déjà nostalgiques, pour retrouver la réalité des intégrismes qui ravagent notre temps.

Philip Tirard

→ Théâtre de la place des Martyrs, jusqu'au 3 avril. Durée: 1 h 45. De 9 à 16,50 euros. Tél. 02.223.32.08. Web: www.theatredesmartyrs.be.